

*La Mort du Rouge-Gorge*

Il était aux environs de onze heures. La brume semblait cacher ce qui servait de plancher aux pauvres hommes de ce monde. C'était calme, encore une fois, et pourtant je me sentais déjà tumultueux, mon estomac me tirait. Quand est-ce que cette foutue soupe allait-elle arriver ? Je n'en savais rien, alors j'attendais. Depuis que j'avais été affecté à la surveillance de la Somme tout était devenu plus calme, mais plus terrible. Cette eau nauséabonde reflétait la lumière opaque du soleil qui continuait de se lever chaque jour. Parfois je pensais à ceux qui ne le verraient plus. Je fus alors sorti très rapidement de ces pensées futiles par un bourdonnement sourd à mon oreille. Un nouvel acouphène ? Non c'était différent...C'était féroce et puissant, un chasseur traquant sa proie. Je vis alors passer, à seulement quelques dizaines de mètres de moi un petit Moineau malavisé. Il semblait maladroit dans ses voltiges et je crus un moment le voir s'écraser mais il réapparut quelques secondes après entre les arbres lorsque soudain, dans un de ces chants terribles annonceurs d'une funeste destinée, je l'aperçus. Lui. C'était un bel oiseau qui le suivait, un rouge-gorge comme on n'en voit plus et pourtant il était si agressif mais si doué à la fois. Il passait entre les arbres, sous les ponts, taquinait les nuages et je pense que Dieu lui-même détourna le regard rien qu'un instant pour voir l'insolence de ce jeune oisillon qui montait toujours plus haut. Il montait oui, il grimpait chaque marche du ciel comme un chat grimpe aux rideaux neufs avant de plonger comme un rapace. Il fonçait droit sur sa cible et... Je saisis ma mitrailleuse et commença à mon tour à ouvrir le feu. Le Moineau s'écrasa plus loin alors que mes rafales soutenues semblaient être évitées avec grâce par le Rouge-Gorge. Si petit, si fragile, si arrogant. Le sol se couvrait de laiton alors que je brûlais le ciel sans jamais atteindre les ailes de ce terrible oiseau. Surgit alors de nulle part – enfin de la droite si je me souviens – un Merle bleu d'une vitesse inégalable. Il commença alors à son tour à chasser, à chasser le Rouge-Gorge. Tourbillonnant tous deux dans les airs, offrant un balai aérien digne des Séraphins, chacun attirait l'autre dans un piège évité toujours de justesse alors que je continuais à maintenir mon doigt sur cette tendue détente et pourtant plus rien ne partait. Enrayée. Saloperie, comment pouvais-je encore aider le Merle ? La scène se faisait de plus en plus intense, les deux bêtes étaient fatiguées mais toujours si acharnées. Le Merle était blessé, battait en retraite dans la brume, il disparut. Alors, une force intranscriptible m'anima, un devoir qu'on venait ou plutôt que je venais de m'attribuer me fit saisir mon fusil. Sans grand espoir mais avec rage grande, les coups partirent les uns après les autres sur l'oiseau fou qui à son tour se perdit au-dessus de la Somme cadavérique.

Je tremblais. Il faisait froid encore, même vers midi. J'entendis des pas, je tournais la tête en m'attendant à voir de quoi remplir ma gamelle, mais non. C'était un homme moustachu, trop propre sur lui pour être un trouffion. Il me demanda mon nom, mon poste, enfin toutes ces choses qu'un militaire de formation prend trop à cœur pour que ça ait l'air naturel. Je lui répondis brièvement, mais je lisais sur son visage une drôle d'émotion. Il n'était pas dur, sévère ou nonchalant, il souriait finement. Cela me surpris mais je ne relevais pas sur l'instant. Il m'informa alors que je devais partir pour l'est, passer par le bois et atteindre un champ où un officier quelconque m'attendait. Cela ne m'enchantait guère, j'avais faim. Il me fit une tape sur l'épaule « Belle prise » qu'il disait. Je ne comprenais pas vraiment mais je suivis les ordres et me mis en marche.

Le bois dégagait des odeurs particulières. Ce sont de celles qu'on ne saurait dire si elles sont bonnes ou mauvaises. Elles sont juste là, on ne sait pourquoi, et je pense qu'elles même ne savent pas pourquoi elles hantent ces lieux. Néanmoins je me plaisais à cette promenade en forêt. « Marcher détend la panse » me disais-je avec cynisme. J'avais toujours faim, je n'avais pas encore mangé. Je tendis un peu l'oreille quand un chant titilla mes tympan. C'était mélodieux, doux à l'oreille, je me détendis puis... Puis vint ce moment où dans mon esprit je revoyais le Moineau s'écraser, le Merle s'enfuir et le Rouge-Gorge disparaître. De si beaux oiseaux. Que faisaient-ils dans une foutue guerre comme celle-là ? Ils sont juste là, on ne sait pourquoi, et je pense qu'eux-mêmes ne savent pas pourquoi ils arpentent les cieux. Et surtout, pourquoi ils s'entretuent. Les arbres m'observaient de leur air sage. Ils me tendirent leurs branches que j'ignorais. Alors pesait sur moi un regard froid, désapprobateur, celui qu'un père pose sur un fils trop simplet à son goût, celui qu'un juge pose sur un condamné, celui que Dieu pose sur les Hommes. Je baissais la tête. Il me fallait les ignorer, ils n'étaient pas si sages après tout. « Et toi alors ? ». Je les entendais me répéter ces mots en boucle, encore et encore. Mais moi alors, qu'est-ce que j'avais donc fait ? Je me bouchais les oreilles de mes mains pour ne plus les entendre mais ce fut pire encore, ces paroles résonnaient en moi. « Tueur, tueur, tu es un tueur. » me susurraient-ils dans l'esprit. Non je ne suis rien de tout ça, je suis un homme pas un monstre. Pas un monstre. Oui, c'est bien cela, le problème. C'est parce que je suis un homme qu'en tuer un autre est si paradoxalement inhumain. Mais tuer... pourquoi aurais-je tué ? Ai-je déjà tué ? Qu'est-ce que tuer ? Est-ce se priver de vie que d'en finir avec celle d'un autre ? Et tous ces gens qui tuent toute leur vie sans culpabilité, certains même dont c'est le métier ? Arrêtez. Arrêtez. Je leur répétais d'arrêter sans que l'on m'écoute, j'avais ce sentiment horrible d'être dans un de ces rêves où l'on veut crier de toutes nos forces mais que nous n'avons plus un son. Au-delà d'un rêve, c'était un cauchemar. Je commençais à courir. Il me fallait à tout prix sortir de ces bois. L'est, c'était la direction donnée par le gradé. Mais où est l'est ? Où suis-je ? Qui suis-je ? Les arbres ne me tendaient plus leurs branches, les feuilles criaient plus fort à chaque pas duquel je les écrasais. « Tueur » qu'elles disaient. Mais pourquoi répétaient-ils tous cela ? Qui peut donc m'en vouloir à ce point d'être homme ? Ce n'est pas ma folie, non ce n'est pas la mienne, c'est celle d'hommes qui ne tuent pas mais qui ont les mains plus rouges que le feu des Enfers. On les acclame, on les admire, on les adore, on se jette à leurs pieds mais à aucun de ces jeunes hommes sacrifiés on ne dédie un sou. Je leur faisais face. Je faisais face aux

arbres, au bois tout entier s'il le fallait, pour une fois pour toute fièrement leur avouer. Oui, enfin je l'admets, j'ai tué.

Lorsque je sortis du bois je fus happé par une lumière intense. La brume s'était dissipée, mes yeux la regrettaient. Pourtant pour moi tout restait gris. Dans un champ au loin j'apercevais des tentes, des petits points noirs que je devinais être des hommes gravitaient autour comme une nuée de moucheron. Quelque chose là-bas m'éblouissait, me faisait souffrir les yeux. Je baissais encore la tête, et j'y allais.

La route semblait courte et pourtant elle était affreusement longue. Mes jambes me tiraient, mon ventre criait, mon esprit se perdait. Les arbres étaient bien loin, leurs jugements s'étaient tus avec eux mais je percevais toujours, quelque part en moi, leur pénitent regard. Je n'osais pas me tourner vers le bois, j'accélérais même le pas pour m'en tenir le plus éloigné possible. On m'appelait, je le sentais, je n'avais pas réglé tous mes comptes avec les sages de ces forêts mais qu'importe, le temps pressait, j'avais faim et le calme de la Somme me manquait, ce calme horrible mais routinier, ce calme qui fait ruminer. Cette lueur m'aveuglait encore. Qu'est-ce qui peut bien refléter à ce point ce foutu soleil ? Je pensais alors à ceux qu'ils ne le verraient plus. Je me calmait. Je repensais au Moineau, au Merle, et surtout au Rouge-Gorge.

En arrivant aux tentes les moucheron me saluèrent, me félicitèrent, célébraient en buvant un peu. Célébrer quoi ? Je ne savais pas. La traversée de ce bois était un périple il est vrai, mais est-ce que cela méritait de tels éloges ? Peu importe, j'approchais l'officier quelconque, enfin c'est lui qui m'approcha. Je me mis droit, comme un piquet. Il rit un peu et me serra la main comme un buveur de faubourg. Je ne comprenais pas. Il prononça quelques phrases, des mots, des syllabes, des lettres. Mon regard était déjà perdu ailleurs. Sans plus l'écouter je fis quelques pas. Il était là, le Rouge-Gorge, au sol. Il ne chantait plus féroce, il ne chantait plus du tout. « Kaputt, Kaputt » soupirait-il en tapant sur sa carcasse. Il était si jeune, il avait peut-être vingt ou vingt-cinq ans tout au plus. La lueur qui le couvrait auparavant l'avait détourné de mon regard, ce n'était qu'une bénédiction divine. Je ne méritais pas ce trophée, il ne méritait pas ce sort. J'effleurais la peinture rouge d'une main tremblante. Quelle connerie la guerre. Ils riaient tous, chantaient un peu plus loin. Le Rouge-Gorge poussa un autre soupir, son dernier. Ses yeux clairs me fixaient. Oui, enfin je l'admets, j'ai tué. On me demanda alors si c'était moi, je dis que non, que c'était un autre, le Merle peut-être, ou le gradé, ou Dieu lui-même peu m'importait. Ils furent déçus et se désintéressèrent vite de ma personne. Ce jour d'avril 1918, je compris ce qu'était d'enlever la vie, de priver de tout avenir, de réduire en poussière une brillante carrière, de détruire. Je compris ce qu'était la vie, un don de Dieu pour certains, un calvaire pour d'autres, une fin pour tous. Et pourtant une interrogation me traverse l'esprit encore aujourd'hui. Qu'est-ce qui peut pousser des jeunes gens à détruire leur vie, l'emplir de cruauté, de culpabilité ? Qu'est-ce qui pousse à utiliser des armes cruelles sur des étrangers aux couleurs différentes au sein de terres dont aucun de nous n'appartient ? Ce jour d'avril 1918, je compris. J'avais tué le Baron Rouge, son nom d'Homme était Manfred von Richthofen.